

Etapas de la pensée sociologique

Raymond Aron

AUGUSTE COMTE

La saine politique ne saurait avoir pour objet de faire marcher l'espèce humaine qui se meut par une impulsion propre, suivant une loi aussi nécessaire, quoique plus modifiable, que celle de la gravitation, mais elle a pour but de faciliter sa marche en l'éclairant.

Système de politique positive, Appendice III, Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société, 1828, p. 95.

Montesquieu sociologue est d'abord et avant tout conscient de la diversité humaine et sociale. Le but de la science est pour lui de mettre de l'ordre dans un chaos apparent et il y parvient en concevant des types de gouvernement ou de société, en énumérant des déterminants qui influent sur toutes les collectivités et peut-être, en dernière analyse, en dégagant quelques principes rationnels, de validité universelle, bien qu'éventuellement violés dans tel ou tel cas. Montesquieu part de la diversité et arrive, non sans peine, à l'unité humaine.

Auguste Comte au contraire est d'abord et avant tout le sociologue de l'unité humaine et sociale, de l'unité de l'histoire humaine. Il pousse cette conception de l'unité jusqu'au point où, finalement, la difficulté est inverse : il a peine à retrouver et à fonder la diversité. Puisqu'il n'y a qu'un seul type de société absolument valable, toute l'humanité devra, selon sa philosophie, aboutir à ce type de société.

Les trois étapes de la pensée de Comte.

Dès lors, il me semble que l'on peut présenter les étapes de l'évolution philosophique d'Auguste Comte comme représentant les trois manières dont est affirmée, expliquée et justifiée la thèse de l'unité humaine. Ces trois étapes sont marquées par les trois œuvres principales d'Auguste Comte.

La première, entre 1820 et 1826, est celle des *Opuscules de philosophie sociale : Sommaire appréciation sur l'ensemble du passé moderne* (avril 1820), *Prospectus des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société* (avril 1822), *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants* (novembre-décembre 1825), *Considérations sur le pouvoir spirituel* (1825-1826). La deuxième étape est constituée par les leçons du *Cours de philosophie positive* (parues de 1830 à 1842), et la troisième par le *Système de politique*

positive ou *Traité de sociologie instituant la religion de l'humanité* (paru de 1851 à 1854).

A la première étape, dans les *Opuscules* (republiés à la fin du tome IV du *Système de politique positive* par Auguste Comte qui voulait ainsi marquer l'unité de sa pensée), le jeune polytechnicien réfléchit sur la société de son temps. La plupart des sociologues ont pour point de départ une interprétation de l'époque à laquelle ils appartiennent. Auguste Comte est à cet égard exemplaire. Les *Opuscules* sont la description et l'interprétation du moment historique que traverse la société européenne au début du xix^e siècle.

Selon Auguste Comte, un certain type de société, caractérisé par les deux adjectifs théologique et militaire, est en train de mourir. La société médiévale avait pour ciment la foi transcendante interprétée par l'Église catholique. Le mode de penser théologique était contemporain de la prédominance de l'activité militaire qui s'exprimait par le premier rang accordé aux hommes de guerre. Un autre type de société, scientifique et industrielle, est en train de naître. La société qui naît est scientifique au sens où la société qui meurt était théologique : la façon de penser, caractéristique de l'âge moderne, est celle des savants, de même que la façon de penser caractéristique des temps passés était celle des théologiens ou des prêtres. Les savants remplacent les prêtres ou les théologiens en tant que catégorie sociale qui fournit la base intellectuelle et morale de l'ordre social. Ils sont en train de recevoir en héritage des prêtres le pouvoir spirituel qui, dans les premiers *Opuscules* de Comte, est incarné nécessairement, à chaque époque, par ceux qui offrent le modèle de la façon de penser prédominante et les idées qui servent de principes à l'ordre social. De même que les savants sont en train de se substituer aux prêtres, les industriels au sens large du terme — c'est-à-dire les entrepreneurs, directeurs de fabriques et les banquiers — sont en train de prendre la place des hommes de guerre. A partir du moment où les hommes pensent scientifiquement, l'activité majeure des collectivités cesse d'être la guerre des hommes les uns contre les autres, mais devient la lutte des hommes avec la nature, ou encore l'exploitation rationnelle des ressources naturelles.

Dès cette époque, Auguste Comte tire de cette analyse de la société dans laquelle il vit la conclusion que la réforme sociale a pour condition fondamentale une réforme intellectuelle. Les hasards d'une révolution ou la violence ne permettent pas la réorganisation de la société en crise. Il faut pour cela une synthèse des sciences et la création d'une politique positive.

Auguste Comte, comme beaucoup de ses contemporains, tient que la société moderne est en crise, et il trouve l'explication des

troubles sociaux dans la contradiction entre un ordre social théologique et militaire en train de disparaître et un ordre social scientifique et industriel en train de naître.

Cette interprétation de la crise contemporaine a pour conséquence qu'Auguste Comte, réformateur, n'est pas un doctrinaire de la révolution à la façon de Marx et n'est pas non plus un doctrinaire des institutions libres, à la manière de Montesquieu ou de Tocqueville. Il est un doctrinaire de la science positive et de la science sociale.

L'orientation générale de la pensée et surtout des plans de transformation de Comte découle de cette interprétation de la société contemporaine. De même que Montesquieu observait la crise de la monarchie française et que cette observation était l'une des origines de sa conception d'ensemble, Auguste Comte observe la contradiction de deux types sociaux qui, pense-t-il, ne peut être résolue que par le triomphe du type social qu'il appelle scientifique et industriel. Cette victoire est inévitable, mais elle peut être plus ou moins retardée ou accélérée. La sociologie a en effet pour fonction de comprendre le devenir nécessaire, c'est-à-dire tout à la fois indispensable et inévitable, de l'histoire, de manière à aider à l'accomplissement de l'ordre fondamental.

Dans la deuxième étape, celle du *Cours de philosophie positive*, les idées directrices n'ont pas changé, mais la perspective est élargie. Dans les *Opuscules*, Auguste Comte considère essentiellement les sociétés contemporaines et leur passé, c'est-à-dire l'histoire de l'Europe. Il serait facile pour un non-Européen de faire observer que, dans ses premiers *Opuscules*, Auguste Comte a la naïveté de penser l'histoire de l'Europe comme absorbant en elle l'histoire du genre humain, ou encore, présuppose le caractère exemplaire de l'histoire européenne, admettant que l'ordre social vers lequel tend la société européenne sera l'ordre social de l'espèce humaine tout entière. Au cours de la deuxième étape, c'est-à-dire dans le *Cours de philosophie positive*, Auguste Comte ne renouvelle pas ces thèmes mais il les approfondit, et il exécute le programme dont il avait fixé les grandes lignes dans ses ouvrages de jeunesse.

Il passe en revue les diverses sciences, et il développe et confirme les deux lois essentielles, qu'il avait d'ailleurs déjà exposées dans les *Opuscules* : la loi des trois états et la classification des sciences¹.

Selon la loi des trois états, l'esprit humain serait passé par trois phases successives. Dans la première, l'esprit humain explique les phénomènes en les attribuant à des êtres ou à des forces comparables à l'homme lui-même. Dans la deuxième, il invoque des entités abstraites, comme la nature. Dans la troisième, l'homme se borne à observer les phénomènes et à fixer les liaisons régulières

qui peuvent exister entre eux, soit à un moment donné, soit dans le temps. Il renonce à découvrir les causes des faits et se contente d'établir les lois qui les commandent.

Le passage de l'âge théologique à l'âge métaphysique, puis à l'âge positif ne s'opère pas simultanément pour les diverses disciplines intellectuelles. La loi des trois états, dans la pensée d'Auguste Comte, n'a de sens rigoureux que combinée avec la classification des sciences. L'ordre dans lequel sont rangées les diverses sciences nous révèle l'ordre dans lequel l'intelligence devient positive dans les divers domaines ².

Autrement dit, la façon de penser positive s'est imposée plus tôt en mathématiques, en physique, en chimie qu'en biologie. Il est d'ailleurs normal que le positivisme apparaisse plus tardivement dans les disciplines s'appliquant aux matières les plus complexes. Plus la matière est simple, plus il est facile de penser positivement. Il y a même certains phénomènes où l'observation s'impose d'elle-même, de telle sorte que, dans ces cas, l'intelligence a été immédiatement positive.

La combinaison de la loi des trois états et de la classification des sciences a pour fin de prouver que la façon de penser qui a triomphé en mathématiques, en astronomie, en physique, en chimie et en biologie doit s'imposer finalement en matière de politique et aboutir à la constitution d'une science positive de la société, la sociologie.

Mais elle n'a pas seulement pour objet de démontrer la nécessité de créer la sociologie. A partir d'une certaine science, la biologie, intervient un renversement décisif en fait de méthodologie : les sciences ne sont plus des sciences analytiques mais nécessairement, essentiellement, des sciences synthétiques. Ce renversement va donner un fondement à la conception sociologique de l'unité historique.

Ces deux termes, analytique et synthétique, ont, dans le langage d'Auguste Comte, des significations multiples. Dans cet exemple précis, les sciences de la nature inorganique, physique et chimie, sont analytiques en ce sens qu'elles établissent des lois entre des phénomènes isolés, et isolés nécessairement et légitimement. En revanche, en biologie, il est impossible d'expliquer un organe ou une fonction si l'on ne considère pas l'être vivant tout entier. C'est par rapport à l'organisme entier qu'un fait biologique particulier prend sa signification et trouve son explication. Si l'on voulait découper arbitrairement et artificiellement un élément d'un être vivant, on n'aurait plus en face de soi que de la matière morte. La matière vivante est, en tant que telle, globale ou totale.

Cette idée du primat du tout sur l'élément doit être transposée

en sociologie. Il est impossible de comprendre l'état d'un phénomène social particulier si on ne le replace pas dans le tout social. On ne comprend pas la situation de la religion, ou la forme précise que revêt l'État dans une société particulière, si l'on ne considère pas le tout de cette société. Mais cette priorité du tout sur l'élément ne vaut pas seulement pour un moment artificiellement découpé du devenir historique. On ne comprend l'état de la société française du début du xix^e siècle que si l'on replace ce moment historique dans la continuité du devenir français. La Restauration ne se comprend que par la Révolution, et la Révolution par les siècles de régime monarchique. Le déclin de l'esprit théologique et militaire ne s'explique que si l'on en retrouve l'origine dans les siècles écoulés. De même qu'on ne comprend un élément du tout social qu'en considérant ce tout lui-même, de même on ne comprend un moment de l'évolution historique que si l'on considère le tout de l'évolution historique.

Mais en continuant à penser dans cette ligne, on se heurte à une difficulté évidente. C'est que, pour comprendre un moment de l'évolution de la nation française, il faudra se référer à la totalité de l'histoire de l'espèce humaine. La logique du principe de la priorité du tout sur l'élément aboutit à poser l'idée que ce qui est premier, ce qui est l'objet véritable de la sociologie, c'est l'histoire de l'espèce humaine.

Auguste Comte était un homme logique, formé aux disciplines de l'École polytechnique. Puisqu'il avait posé la priorité de la synthèse sur l'analyse, il devait conclure que la science sociale qu'il voulait fonder avait pour objet l'histoire de l'espèce humaine; cette histoire étant considérée comme une, ce qui était indispensable pour comprendre soit des fonctions particulières du tout social, soit un moment particulier du devenir.

Dans le *Cours de philosophie positive* se trouve fondée la science nouvelle, la sociologie qui, admettant la priorité du tout sur l'élément et de la synthèse sur l'analyse, a pour objet l'histoire de l'espèce humaine.

On voit ici l'infériorité ou la supériorité — à mon sens l'infériorité — d'Auguste Comte sur Montesquieu. Alors que Montesquieu part du fait, qui est la diversité, Auguste Comte, avec cette intempérance dans la logique qui est caractéristique des grands hommes et de quelques moins grands, part de l'unité de l'espèce humaine et donne à la sociologie pour objet d'étude l'histoire de l'espèce humaine.

Il convient d'ajouter qu'Auguste Comte, considérant que la sociologie est une science à la manière des sciences précédentes, n'hésite pas à reprendre la formule qu'il avait déjà employée dans les *Opuscules* : de même qu'il n'y a pas de liberté de conscience

en mathématiques ou en astronomie, il ne peut pas y en avoir davantage en matière de sociologie. Puisque les savants imposent leur verdict aux ignorants et aux amateurs en fait de mathématiques et d'astronomie, ils doivent logiquement imposer leur verdict de même façon en matière de sociologie et de politique. Ce qui, évidemment, présuppose que la sociologie puisse déterminer tout à la fois ce qui est, ce qui sera et ce qui doit être. La sociologie synthétique d'Auguste Comte suggère d'ailleurs une compétence de cet ordre. Science du tout historique, elle détermine en effet non pas seulement ce qui a été et ce qui est, mais ce qui sera, au sens de la nécessité du déterminisme. Ce qui sera se trouve justifié comme étant conforme à ce que les philosophes du passé auraient appelé la nature humaine, conforme à ce qu'Auguste Comte appelle simplement la réalisation de l'ordre humain et social. A la troisième étape de sa pensée, il en vient à justifier par une théorie tout à la fois de la nature humaine et de la nature sociale cette unité de l'histoire humaine.

Le *Système de politique positive* est postérieur à l'aventure de son auteur avec Clotilde de Vaux. Le style et le langage se sont quelque peu transformés par rapport au *Cours de philosophie positive*. Mais il n'en reste pas moins que le *Système de politique positive* correspond à une tendance de la pensée comtiste visible déjà dans la première et surtout dans la deuxième étape.

En effet si, comme je le pense, on peut expliquer l'itinéraire d'Auguste Comte par la volonté de justifier l'idée de l'unité de l'histoire humaine, il est normal que, dans son dernier livre, il ait donné un fondement philosophique à cette notion. Pour que l'histoire humaine soit une, il faut que l'homme ait, à travers toutes les sociétés, à travers toutes les époques, une certaine nature reconnaissable et définissable. Il faut, en deuxième lieu, que toute société comporte un ordre essentiel que l'on puisse reconnaître à travers la diversité des organisations sociales. Il faut enfin que cette nature humaine et cette nature sociale soient telles que les caractéristiques majeures du devenir historique puissent s'en déduire. Or, à mon sens, on peut expliquer l'essentiel du *Système de politique positive* par ces trois idées.

La théorie de la nature humaine se trouve incluse dans ce qu'Auguste Comte appelle le tableau cérébral, ensemble de conceptions relatives aux localisations cérébrales. Mais, abstraction faite de telle ou telle bizarrerie, ce tableau cérébral équivaut à préciser les différentes activités caractéristiques de l'homme en tant qu'homme. L'ordre social fondamental que l'on peut reconnaître à travers la diversité des institutions est décrit et analysé dans le tome II, qui a pour objet *La Statique sociale*. Enfin le

tableau cérébral et la statique sociale servent de fondement au tome III du *Système de politique positive* consacré à la dynamique. L'histoire tout entière tend à la réalisation de l'ordre fondamental de toute société, analysé dans le tome II, et à l'accomplissement de ce qu'il y a de meilleur dans la nature humaine, décrite dans le tableau cérébral du tome I.

Le point de départ de la pensée d'Auguste Comte est donc une réflexion sur la contradiction interne à la société de son temps, entre le type théologique et militaire et le type scientifique et industriel. Comme ce moment historique est caractérisé par la généralisation de la pensée scientifique et de l'activité industrielle, le seul moyen de mettre fin à la crise est d'accélérer le devenir en créant le système d'idées scientifiques qui présidera à l'ordre social, comme le système d'idées théologiques a présidé à l'ordre social du passé.

De là Comte passe au *Cours de philosophie positive*, c'est-à-dire à la synthèse de l'ensemble de l'œuvre scientifique de l'humanité, afin de dégager les méthodes qui ont été appliquées dans les diverses disciplines et les résultats essentiels obtenus dans chacune d'elles. Cette synthèse des méthodes et des résultats doit servir de base à la création de la science qui fait encore défaut, la sociologie.

Mais la sociologie que Comte veut créer n'est pas la sociologie prudente, modeste, analytique, de Montesquieu, qui s'efforce de multiplier les explications pour rendre compte de l'extrême diversité des institutions humaines. Elle a pour fonction de résoudre la crise du monde moderne, c'est-à-dire de fournir le système d'idées scientifiques qui présidera à la réorganisation sociale.

Or, pour qu'une science puisse remplir un tel rôle, il faut qu'elle donne des résultats soustraits au doute et apporte des vérités aussi incontestables que les mathématiques et l'astronomie. Il faut aussi que la nature de ces vérités soit d'un certain type. La sociologie analytique de Montesquieu suggère, ici ou là, telle et telle réforme; elle donne des conseils au législateur. Mais, partant de l'idée que les institutions de n'importe quelle société sont conditionnées par une multiplicité de facteurs, elle ne permet pas d'imaginer une réalité institutionnelle foncièrement différente de celle qui existe. Auguste Comte, lui, veut être à la fois un savant et un réformateur. Quelle est donc la science qui puisse être à la fois certaine dans ses affirmations et impérative pour un réformateur? Incontestablement, ce serait une science synthétique telle que la conçoit Auguste Comte, science qui partirait des lois les plus générales, des lois fondamentales de l'évolution humaine, et découvrirait un déterminisme global que les hommes pour-

naître. Mais en quoi consiste cette originalité de l'industrie moderne?

Il me semble que les traits caractéristiques de l'industrie, tels que les observent les hommes du début du XIX^e siècle, sont au nombre de six :

1^o L'industrie est fondée sur l'organisation scientifique du travail. Au lieu d'être organisée selon la coutume, la production est agencée en vue du rendement maximum.

2^o Grâce à l'application de la science à l'organisation du travail, l'humanité développe prodigieusement ses ressources.

3^o La production industrielle implique des concentrations d'ouvriers dans les fabriques et dans les faubourgs; un phénomène social nouveau apparaît : l'existence de masses ouvrières.

4^o Ces concentrations ouvrières sur le lieu du travail déterminent une opposition, latente ou bien ouverte, entre les employés et les employeurs, entre les prolétaires et les entrepreneurs ou capitalistes.

5^o Alors que la richesse, grâce au caractère scientifique du travail, ne cesse d'augmenter, des crises de surproduction se multiplient, qui ont pour conséquence de créer la pauvreté au milieu de l'abondance. Au scandale de l'esprit, alors que tant de millions d'hommes souffrent de la pauvreté, des marchandises ne parviennent pas à être vendues.

6^o Le système économique lié à l'organisation industrielle et scientifique du travail est caractérisé par la liberté des échanges et par la recherche du profit de la part des entrepreneurs et des commerçants. Certains théoriciens en concluent que la condition essentielle du développement des richesses est précisément la recherche du profit et la concurrence, et que moins l'État se mêlera des affaires économiques, plus la production et les richesses augmenteront rapidement.

Les interprétations diffèrent selon la part faite à chacun de ces caractères. Auguste Comte, lui, retient comme décisifs les trois premiers. L'industrie est définie par l'organisation scientifique du travail, d'où résulte l'augmentation constante des richesses et la concentration des ouvriers dans les fabriques; cette dernière est d'ailleurs la contrepartie de la concentration des capitaux ou des moyens de production entre un petit nombre de mains.

Le quatrième caractère, l'opposition entre les ouvriers et les entrepreneurs, est pour lui secondaire ⁴. Il résulte d'une mauvaise organisation de la société industrielle et peut être corrigé par des réformes. De même, les crises sont, à ses yeux, des phénomènes épisodiques et superficiels. Quant au libéralisme, il y voit non pas l'essence de la société nouvelle, mais un élément patho-

logique, un moment de crise dans le développement d'une organisation qui sera autrement stable que celle fondée sur le libre jeu de la concurrence.

Naturellement, selon les socialistes, les deux caractères décisifs sont le quatrième et le cinquième. La pensée socialiste, comme celle des économistes pessimistes de la première moitié du XIX^e siècle, se développe à partir de la constatation du conflit prolétaires-entrepreneurs, et de la fréquence des crises considérées comme suite inévitable de l'anarchie capitaliste. C'est à partir de ces deux caractères que Marx édifie sa théorie du capitalisme et son interprétation historique.

Quant au sixième caractère, la liberté des échanges, c'est celui que les théoriciens libéraux mettent en relief et qu'ils tiennent pour la cause décisive du progrès économique.

Au début du XIX^e siècle, tout le monde constatait simultanément l'accroissement des richesses, l'application de la science à l'industrie et un régime libéral des échanges. Les interprétations variaient selon la responsabilité attribuée à chacun de ces deux derniers phénomènes dans le développement du premier.

Auguste Comte définit sa propre théorie de la société industrielle par les critiques qu'il oppose, soit aux économistes libéraux, soit aux socialistes. Il donne de la société industrielle une version qui n'est ni libérale, ni socialiste, mais qui pourrait être définie comme la théorie de l'organisation, si ce mot n'avait été utilisé pour la traduction française du livre de Burnham, *The Managerial Revolution* ⁵, car les organisateurs d'Auguste Comte sont assez différents des organisateurs ou « managers » de Burnham.

Auguste Comte reproche aux économistes libéraux qui s'interrogent sur la valeur et s'efforcent de déterminer dans l'abstrait le fonctionnement du système, d'être des métaphysiciens. La pensée métaphysique, selon lui, est une pensée abstraite, une pensée par concepts, et telle est, à ses yeux, la pensée des économistes de son temps ⁶.

Ces métaphysiciens commettent d'autre part l'erreur de considérer les phénomènes économiques en les séparant du tout social. L'économie politique commence par un isolement illégitime d'un secteur du tout, qui ne peut être compris rigoureusement qu'à l'intérieur de ce tout.

Ces deux critiques ont été reprises par la plupart des sociologues français de l'école durkheimienne et ont déterminé l'attitude de semi-hostilité de ceux que l'on appelle sociologues à l'égard de ceux que l'on appelle économistes, au moins dans les universités françaises.

Enfin, Auguste Comte reproche aux libéraux de surestimer l'efficacité des mécanismes d'échange ou de compétition dans le développement des richesses.

Les économistes ont cependant le mérite d'affirmer qu'à la longue les intérêts privés s'accordent. Si l'opposition essentielle entre les libéraux et les socialistes tient à ce que les premiers croient à l'accord final des intérêts et que les seconds croient au caractère fondamental de la lutte des classes, Auguste Comte, sur ce point essentiel, est du côté des libéraux. Il ne croit pas qu'il y ait une opposition essentielle d'intérêts entre prolétaires et entrepreneurs. Il peut y avoir, temporairement et secondairement, des rivalités pour la répartition des richesses. Mais, comme les économistes libéraux, Auguste Comte pense que le développement de la production est, par définition, conforme aux intérêts de tous. La loi de la société industrielle est le développement des richesses, qui postule ou implique l'accord final des intérêts.

Par rapport aux économistes, qui tiennent la liberté et la concurrence pour les causes essentielles de la croissance, le fondateur du positivisme appartient à l'école de ceux que j'appellerais les polytechniciens organisateurs.

Deux économistes sont aujourd'hui les représentants des deux tendances de l'esprit polytechnicien. Maurice Allais incarne une première tendance qui croit à l'importance décisive des mécanismes concurrentiels de régulation économique⁷. Un autre polytechnicien, Alfred Sauvy, beaucoup moins amoureux des mécanismes du marché que Maurice Allais ou Jacques Rueff, représente bien une autre tendance qui croit à l'efficacité prédominante de l'organisation⁸. Auguste Comte peut être considéré comme le patron de l'école organisatrice.

Ce polytechnicien organisateur est hostile au socialisme, ou plus exactement à ceux qu'il appelle les communistes, c'est-à-dire les doctrinaires ou théoriciens de son temps, hostiles à la propriété privée. Il est un organisateur qui croit aux vertus, non pas tant de la concurrence, que de la propriété privée, et même, plus curieusement, qui croit aux vertus de la propriété privée des richesses concentrées.

Auguste Comte justifie en effet la concentration des capitaux et des moyens de production qui ne lui paraît pas contradictoire avec la propriété privée. Elle est tout d'abord inévitable, affirme-t-il, c'est-à-dire qu'elle est, selon cet optimisme providentiel si caractéristique de sa philosophie de l'histoire, également bienfaisante. Elle est conforme à la tendance fondamentale que l'on observe dans le cours de l'histoire humaine. La civilisation matérielle ne peut croître que si chaque génération produit plus que ce qui lui est nécessaire à elle-même pour vivre et par suite transmet à la génération suivante un stock de richesses plus élevé que celui qu'elle a reçu. La capitalisation des moyens de

production est caractéristique du développement de la civilisation matérielle et entraîne la concentration.

Auguste Comte n'est pas sensible à l'argument selon lequel l'importance des capitaux concentrés devrait entraîner le caractère public de la propriété. Il ne conclut pas de la concentration des moyens de production à une nationalisation nécessaire. Bien au contraire, il est assez indifférent à l'opposition entre propriété privée et propriété publique, parce qu'il considère que l'autorité, qu'elle soit économique ou politique, est toujours personnelle. Dans toute société, ce sont des hommes, en petit nombre, qui commandent. Un des motifs, conscient ou inconscient, de la revendication d'une propriété publique, c'est la croyance, bien ou mal fondée, que la substitution d'un régime de propriété à un autre modifierait la structure du commandement social. Auguste Comte est sceptique sur ce point. Ce sont toujours les riches qui détiennent la part de puissance qui ne peut pas ne pas accompagner la fortune et qui est inévitable dans tout ordre social. Partout, il y a des hommes qui commandent; et il est bon que ce soient les hommes qui détiennent ces capitaux concentrés, qui exercent l'autorité économique et sociale indispensable.

Mais cette propriété personnelle doit être vidée de son caractère arbitrairement personnel, puisque ceux qu'il appelle les patriciens, les chefs temporels, les industriels, les banquiers, doivent concevoir leur rôle comme une fonction sociale. La propriété privée est nécessaire, inévitable et indispensable; mais elle n'est tolérable que lorsqu'elle est conçue, non plus comme le droit d'user et d'abuser, mais comme l'exercice d'une fonction collective, par les quelques-uns que le sort ou le mérite a désignés⁹.

Auguste Comte prend donc une position intermédiaire entre le libéralisme et le socialisme. Il n'est pas un doctrinaire de la propriété privée, conçue à la manière du droit romain. Il n'est pas un réformateur tendant à la socialisation des moyens de production. Il est un organisateur qui veut tout à la fois maintenir la propriété privée et en transformer la signification en la ramenant à l'exercice par quelques individus d'une fonction sociale. Cette conception n'est pas loin de certaines doctrines du catholicisme social.

Au-delà de cette théorie de la propriété privée, Auguste Comte ajoute une autre idée qui prend de l'importance surtout dans ses derniers livres, le *Système de politique positive*, l'idée du caractère secondaire de la hiérarchie temporelle.

Le doctrinaire du positivisme est d'autant plus enclin à accepter la concentration des richesses et l'autorité des industriels que l'existence des hommes n'est pas définie exclusivement par la place qu'ils

occupent dans la hiérarchie économique et sociale. En dehors de l'ordre temporel que commande la loi de puissance, il y a un ordre spirituel, qui est celui des mérites moraux. L'ouvrier qui se trouve au bas de la hiérarchie temporelle peut être dans la hiérarchie spirituelle à un rang supérieur, si ses mérites et son dévouement à la collectivité l'emportent sur ceux de ses chefs hiérarchiques.

Cet ordre spirituel n'est pas un ordre transcendant tel que la religion chrétienne a pu le concevoir. Ce n'est pas l'ordre de la vie éternelle. C'est un ordre d'ici-bas, mais qui substitue à la hiérarchie temporelle de la puissance et de la richesse un ordre spirituel des mérites moraux. Chacun doit avoir pour objectif suprême d'être le premier non pas dans l'ordre du pouvoir, mais dans l'ordre des mérites.

Auguste Comte limite ses ambitions de réforme économique parce que la société industrielle ne peut exister de manière stable qu'à la condition d'être réglée, modérée et transfigurée par un pouvoir spirituel. Et c'est dans la mesure où son intention réformatrice est centrée sur la création du pouvoir spirituel qu'il paraît modéré en tant que réformateur de l'économie.

Cette interprétation de la société industrielle a joué un rôle à peu près nul dans le développement des doctrines économiques et sociales, tout au moins en Europe. La conception comtiste de la société industrielle est restée une sorte de curiosité, en marge de la rivalité des doctrines. Aucun des partis politiques, ni à droite ni à gauche, ne s'y est vraiment reconnu, mises à part quelques individualités, dont les unes, d'ailleurs, venaient de l'extrême-droite et les autres de la gauche.

Parmi les auteurs français de ce siècle, deux se sont pourtant réclamés d'Auguste Comte. L'un était Charles Maurras, le théoricien de la monarchie, et l'autre était Alain, le théoricien du radicalisme. L'un et l'autre se déclaraient positivistes, pour des raisons différentes. Maurras était positiviste parce qu'il voyait en Auguste Comte le doctrinaire de l'organisation, de l'autorité et d'un pouvoir spirituel renoué¹⁰. Alain était positiviste parce qu'il interprétait Auguste Comte à la lumière de Kant et que selon lui l'idée essentielle du positivisme était de dévaloriser la hiérarchie temporelle. « Qu'on nomme roi le meilleur marmitou, mais qu'il n'essaye pas de nous faire baiser la casserole¹¹. »

Et il y a chez Auguste Comte ces deux aspects : l'acceptation d'un ordre temporel, autoritaire et hiérarchique, et la superposition à la hiérarchie temporelle d'un ordre spirituel. Auguste Comte n'acceptait la philosophie de Hobbes dans l'ordre temporel, c'est-à-dire la philosophie de la puissance, que pour y ajouter la philosophie de Kant. Seul est respectable l'esprit, seule est res-

pectable la valeur morale. Comme écrivait Alain : « L'ordre n'est jamais vénérable. »

Pourquoi la conception d'Auguste Comte est-elle restée en dehors du grand courant de la philosophie de la société moderne? La question mérite d'être posée. En un certain sens, la doctrine d'Auguste Comte est aujourd'hui plus proche des doctrines à la mode que beaucoup d'autres doctrines du xix^e siècle. Toutes les théories qui actuellement mettent l'accent sur la similitude d'un grand nombre d'institutions, d'un côté et de l'autre du rideau de fer, dévalorisent l'importance des mécanismes de la concurrence et tendent à dégager les traits fondamentaux de la civilisation industrielle, pourraient en effet se réclamer d'Auguste Comte. Il est le théoricien de la société industrielle, en deçà ou en marge des querelles entre libéraux et socialistes, entre doctrinaires du marché et apologistes du plan.

Les thèmes comtistes fondamentaux du travail libre, de l'application de la science à l'industrie et de la prédominance de l'organisation, sont assez caractéristiques de la conception actuelle de la société industrielle. Pourquoi Auguste Comte est-il oublié ou méconnu?

Une première raison est que si les idées majeures du positivisme sont profondes, la description détaillée qu'il donne de la société industrielle, notamment dans le *Système de politique positive* prête souvent à l'ironie facile. Comte a voulu expliquer en détail comment serait organisée la hiérarchie temporelle, quelle serait la place exacte des chefs temporels, industriels et banquiers. Il a voulu montrer pourquoi ceux qui exercent les fonctions les plus générales auraient le plus d'autorité et seraient situés le plus haut dans la hiérarchie. Il a voulu préciser le nombre d'hommes de chaque cité, le nombre de patriciens. Il a voulu expliquer comment seraient transmises les richesses. En un mot, il a fait un plan précis de ses rêves, ou des rêves auxquels chacun de nous peut s'abandonner dans les moments où il se prend pour Dieu.

D'autre part, la conception de la société industrielle d'Auguste Comte est liée à l'affirmation que les guerres sont devenues anachroniques¹². Or il est incontestable qu'entre 1840 et 1945 l'histoire n'a pas été exacte au rendez-vous. Il y a eu, dans la première moitié de ce siècle, plusieurs guerres d'une violence exceptionnelle, qui ont déçu les disciples fidèles de l'école positiviste¹³. Celle-ci décréait que les guerres devaient disparaître de l'avant-garde de l'humanité, c'est-à-dire de l'Europe occidentale. C'est précisément l'Europe occidentale qui a été le centre et le foyer des guerres du xx^e siècle.

Selon Auguste Comte, la minorité occidentale, qui, par bonne

chance, était en tête du mouvement de l'humanité, ne devait pas conquérir les peuples d'autres races pour leur imposer sa civilisation. Il avait expliqué, avec d'excellents arguments, je veux dire avec des arguments qui lui paraissaient excellents, et qui nous paraissent excellents grâce à la sagesse que nous ont donnée les événements, que les Occidentaux ne devaient pas conquérir l'Afrique et l'Asie, et que s'ils commettaient l'erreur de répandre leur civilisation à la pointe des baïonnettes, des malheurs en résulteraient à la fois pour eux et pour les autres. S'il a eu raison, c'est à force d'avoir tort. Les événements, pendant un siècle, n'ont pas été conformes à ce qu'il annonçait ¹⁴.

Auguste Comte s'était fait le prophète de la paix parce qu'il jugeait que la guerre n'avait plus de fonction dans la société industrielle. La guerre avait été nécessaire pour contraindre au travail régulier des hommes naturellement paresseux et anarchiques, pour créer des États étendus, pour que surgisse l'unité de l'Empire romain, dans laquelle se répandrait le christianisme et dont sortirait finalement le positivisme. La guerre avait rempli une double fonction historique : l'apprentissage du travail et la formation de grands États. Mais, au XIX^e siècle, elle n'avait plus de rôle à jouer. Les sociétés étaient désormais définies par le primat du travail et des valeurs du travail. Il n'y avait plus de classe militaire, plus de motif de combattre ¹⁵.

Les conquêtes avaient pu être dans le passé un moyen légitime ou tout au moins rationnel pour ceux qui en bénéficiaient, d'accroître leurs ressources. Au siècle où la richesse dépend de l'organisation scientifique du travail, le butin est dénué de signification et anachronique. La transmission des biens se fait désormais par le don et l'échange, et, selon Auguste Comte, le don doit jouer un rôle de plus en plus grand, réduire même dans une certaine mesure celui de l'échange ¹⁶.

Enfin la philosophie d'Auguste Comte n'était pas centrée sur l'interprétation de la société industrielle. Elle tendait surtout à la réforme de l'organisation temporelle par le pouvoir spirituel qui doit être le fait des savants et des philosophes, remplaçant les prêtres. Le pouvoir spirituel doit régler les sentiments des hommes, les unir en vue d'un travail commun, consacrer les droits de ceux qui gouvernent, modérer l'arbitraire ou l'égoïsme des puissants. La société rêvée par le positivisme n'est pas tant définie par le double refus du libéralisme et du socialisme que par la création d'un pouvoir spirituel qui serait, à l'âge positif, ce qu'étaient les prêtres et les églises aux âges théologiques du passé.

Or, c'est là que probablement l'histoire a le plus déçu les disciples d'Auguste Comte. Même si l'organisation temporelle de la

société industrielle ressemble à ce qu'imaginait Auguste Comte, le pouvoir spirituel des philosophes et des savants n'est pas encore né. Ce qu'il y a de pouvoir spirituel est exercé, soit par les Églises du passé, soit par des idéologues que lui-même n'aurait pas reconnus comme des vrais savants ou des vrais philosophes.

Dans la mesure où des hommes qui prétendent être des interprètes scientifiques de l'ordre social exercent un pouvoir spirituel, par exemple en Union soviétique, ils mettent l'accent, non pas sur les traits communs à toutes les sociétés industrielles, mais sur une doctrine particulière de l'organisation des sociétés industrielles. Ni d'un côté ni de l'autre, on ne prend pour patron celui qui a dévalorisé les conflits idéologiques dont ont vécu les sociétés européennes et dont tant de millions de gens sont morts.

Auguste Comte aurait voulu un pouvoir spirituel exercé par des interprètes de l'organisation sociale, qui auraient en même temps rabaissé l'importance morale de la hiérarchie temporelle. Ce genre de pouvoir spirituel n'a pas existé et n'existe pas. Probablement les hommes préfèrent-ils toujours ce qui les divise à ce qui les unit. Probablement chaque société est-elle obligée d'insister sur ce qu'elle a de particulier, et non pas sur les traits qu'elle partage avec toutes les sociétés. Probablement aussi les sociétés ne sont-elles pas encore assez convaincues des vertus qu'Auguste Comte reconnaissait à la société industrielle.

Il pensait en effet que l'organisation scientifique de la société industrielle aboutirait à donner à chacun une place proportionnée à ses capacités et réaliserait ainsi la justice sociale. Il y avait beaucoup d'optimisme dans cette vue. Dans le passé, l'âge ou la naissance avaient donné aux hommes la première place, dorénavant, dans la société du travail, c'était l'aptitude qui de plus en plus déterminerait la place de chacun.

Un sociologue anglais, Michael Young, a consacré un livre satirique à un régime appelé méritocratie, c'est-à-dire en fait à l'idée qu'Auguste Comte se faisait, avec un enthousiasme anticipé, de ce que serait l'ordre de la société industrielle¹⁷. Cet auteur ne cite pas Auguste Comte, et celui-ci n'aurait pas retrouvé ses espoirs dans la description d'un tel ordre. Michael Young montre en effet avec humour que si chacun a une place proportionnée à ses capacités, ceux qui occupent les places inférieures sont acculés au désespoir, car ils ne peuvent plus accuser le sort ou l'injustice. Si tous les hommes sont convaincus que l'ordre social est juste, celui-ci est d'une certaine façon et pour certains insupportable; à moins que les hommes ne soient convaincus simultanément par l'enseignement d'Auguste Comte, que la hiérarchie des qualités intellectuelles n'est rien à côté de la seule hiérarchie qui compte, celle des mérites et

du cœur. Mais il n'est pas facile de convaincre l'humanité que l'ordre temporel est secondaire.

La sociologie, science de l'humanité.

Auguste Comte a exposé sa conception de la science nouvelle appelée sociologie dans les trois derniers volumes du *Cours de philosophie positive* et plus particulièrement au tome IV.

Il se réclame de trois auteurs qu'il présente lui-même comme ses inspirateurs ou ses prédécesseurs, Montesquieu, Condorcet et Bossuet, sans compter Aristote dont je parlerai plus loin. Ces trois noms introduisent à quelques-uns des thèmes fondamentaux de sa pensée sociologique.

Auguste Comte attribue à Montesquieu le mérite éminent d'avoir affirmé le déterminisme des phénomènes historiques et sociaux. Il offre une interprétation simplifiée de *L'Esprit des lois* dont l'idée centrale serait exprimée dans la formule fameuse du livre I de cet ouvrage : « Les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. » Auguste Comte lit dans cette formule le principe du déterminisme, appliqué tout à la fois à la diversité des phénomènes sociaux et au devenir des sociétés.

En revanche, il manquerait à Montesquieu, pour avoir été le fondateur de la sociologie, l'idée du progrès. Auguste Comte découvre celle-ci chez Condorcet, dans la célèbre *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*¹⁸ qui prétend découvrir dans le passé un certain nombre de phases par lesquelles a passé l'esprit humain. Ces phases sont en nombre défini et leur ordre de succession est nécessaire. Auguste Comte reprend à Condorcet l'idée que le progrès de l'esprit humain est le fondement du devenir des sociétés humaines.

En combinant le thème de Montesquieu, du déterminisme, et le thème de Condorcet, des étapes nécessaires, selon un ordre inéluctable, des progrès de l'esprit humain, on obtient la conception centrale d'Auguste Comte : les phénomènes sociaux sont soumis à un déterminisme rigoureux, qui se présente sous la forme d'un devenir inévitable des sociétés humaines, commandé par les progrès de l'esprit humain.

Cette façon de penser le devenir historique aboutit à une vision de l'histoire, tout entière unifiée, en marche vers un état dernier de l'esprit humain et des sociétés humaines très comparable en définitive au providentialisme de Bossuet qu'Auguste Comte salue comme la tentative la plus éminente qui a précédé la sienne :

« C'est certainement à notre grand Bossuet qu'il faudra toujours rapporter la première tentative importante de l'esprit humain pour contempler, d'un point de vue suffisamment élevé, l'ensemble du passé social. Sans doute, les ressources, faciles mais illusoire, qui appartiennent à toute philosophie théologique, pour établir, entre les événements humains, une certaine liaison apparente, ne permettent nullement d'utiliser aujourd'hui, dans la construction directe de la véritable science du développement social, des explications inévitablement caractérisées par la prépondérance, alors trop irrésistible en ce genre, d'une telle philosophie. Mais cette admirable composition, où l'esprit d'universalité, indispensable à toute conception semblable, est si vigoureusement apprécié et même maintenu autant que le permettait la nature de la méthode employée, n'en demeurera pas moins, à jamais, un imposant modèle, toujours éminemment propre à marquer nettement le but général que doit se proposer sans cesse notre intelligence, en résultat final de toutes nos analyses historiques, c'est-à-dire la coordination rationnelle de la série fondamentale des divers événements humains, d'après un dessein unique, à la fois plus réel et plus étendu que celui conçu par Bossuet. » (*Cours de philosophie positive*, t. IV, p. 147.)

La formule : « la coordination rationnelle de la série fondamentale des divers événements humains d'après un dessein unique » est la clé de la conception sociologique d'Auguste Comte. Celui-ci est bien le sociologue de l'unité humaine. Son objectif est de ramener l'infinie diversité des sociétés humaines, dans l'espace et dans le temps, à une série fondamentale, le devenir de l'espèce humaine, et à un dessein unique, l'aboutissement à un état final de l'esprit humain.

On voit ainsi comment celui que l'on donne comme le fondateur de la science positive peut être aussi présenté comme le dernier disciple du providentialisme chrétien; comment peut s'opérer le passage entre l'interprétation de l'histoire par la providence et l'interprétation par les lois générales. Qu'il s'agisse des intentions de la providence ou des lois nécessaires du devenir humain, l'histoire est conçue comme nécessaire et une. Le dessein est unique puisqu'il a été fixé soit par Dieu, soit par la nature de l'homme; l'évolution est nécessaire, puisque, ou la providence en a fixé les étapes et la fin, ou la nature même de l'homme et des sociétés en a déterminé les lois.

Ainsi la pensée d'Auguste Comte, même dans le *Cours de philosophie positive*, où elle se présente sous la forme la plus scientifique, passe aisément d'une certaine conception de la science à une version nouvelle de la providence.

Le dessein unique de l'histoire pensée par Auguste Comte est le

progrès de l'esprit humain. Si celui-ci donne de l'unité à l'ensemble du passé social, c'est que la même façon de penser doit s'imposer dans tous les domaines.

Auguste Comte, on le sait, constate que la méthode positive est aujourd'hui de rigueur dans les sciences, et il en conclut que cette méthode fondée sur l'observation, l'expérimentation et l'établissement de lois, doit s'étendre aux domaines qui sont aujourd'hui encore livrés à la théologie ou à la métaphysique, c'est-à-dire à l'explication soit par des êtres transcendants soit par des entités ou des causes dernières des phénomènes. Il existe une façon de penser, dite positive, qui a une validité universelle, aussi bien en politique qu'en astronomie ¹⁹.

À suivre...

NOTES

1. Auguste Comte a conçu la loi des trois états en février ou mars 1822 et l'a exposée pour la première fois dans le *Prospectus des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la Société*, publié en avril 1822 dans un volume de Saint-Simon ayant pour titre *Suite des travaux ayant pour objet de fonder le système industriel*. Cet ouvrage, que Comte appellera, dans la préface du *Système de politique positive*, l'*Opuscule fondamental* et qui est parfois cité sous le titre de *Premier système de politique positive*, du nom de l'édition de 1824, sera réédité dans le tome IV du *Système de politique positive* sous le titre *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la Société*.

La loi des trois états est l'objet de la première leçon du *Cours de philosophie positive* (5^e édition, t. I, p. 2-8), la classification des sciences celui de la deuxième leçon du même Cours (*Ibid.*, p. 32-63).

Sur la découverte de la loi des trois états et de la classification des sciences, voir notamment : Henri GOUHIER, *La Jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme*, t. III, Auguste Comte et Saint-Simon, Paris, Vrin, 1941, p. 289-291.

2. « En étudiant le développement total de l'intelligence humaine dans ses diverses sphères d'activité, depuis son premier essor le plus simple jusqu'à nos jours, je crois avoir découvert une grande loi fondamentale, à laquelle il est assujéti par une nécessité invariable, et qui me semble pouvoir être solidement établie, soit sur les preuves rationnelles fournies par la connaissance de notre organisation, soit sur les vérifications historiques résultant d'un examen attentif du passé. Cette loi consiste en ce que chacune de nos conceptions principales, chaque branche de nos connaissances,

passe successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique, ou fictif; l'état métaphysique, ou abstrait; l'état scientifique, ou positif. En d'autres termes, l'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosopher dont le caractère est essentiellement différent et même radicalement opposé : d'abord la méthode théologique, ensuite la méthode métaphysique et enfin la méthode positive. De là, trois sortes de philosophie, ou de systèmes généraux de conceptions sur l'ensemble des phénomènes, qui s'excluent mutuellement : la première est le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine; la troisième, son état fixe et définitif; la seconde est uniquement destinée à servir de transition...

« Dans l'état positif, l'esprit humain, reconnaissant l'impossibilité d'obtenir des notions absolues, renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers, et à connaître les causes intimes des phénomènes, pour s'attacher à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude. L'explication des faits, réduite alors à ses termes réels, n'est plus désormais que la liaison établie entre les divers phénomènes particuliers et quelques faits généraux dont les progrès de la science tendent de plus en plus à diminuer le nombre. » (*Cours de philosophie positive*, t. I, p. 2-3.)

3. Comte écrit : « Les idées gouvernent et bouleversent le monde, ou, en d'autres termes, tout le mécanisme social repose finalement sur des opinions... La grande crise politique et morale des sociétés actuelles tient, en dernière analyse, à l'anarchie intellectuelle. Notre mal le plus grave consiste,

en effet, dans cette profonde divergence qui existe maintenant entre tous les esprits relativement à toutes les maximes fondamentales dont la fixité est la première condition d'un véritable ordre social. Tant que les intelligences individuelles n'auront pas adhéré par un assentiment unanime à un certain nombre d'idées générales capables de former une doctrine sociale commune, on ne peut se dissimuler que l'état des nations restera, de toute nécessité, essentiellement révolutionnaire, malgré tous les palliatifs politiques qui pourront être adoptés, et ne comportera réellement que des institutions provisoires. » (*Cours de philosophie positive*, t. I, p. 26.)

4. Auguste Comte ne s'en dissimule cependant pas l'importance. « La vie industrielle ne suscite que des classes imparfaitement liées entre elles, faute d'une impulsion assez générale pour tout coordonner sans rien troubler; ce qui constitue le principal problème de la civilisation moderne. La vraie solution ne deviendra possible qu'en se fondant sur la cohésion civique. » (*Système de politique positive*, t. III, p. 364.) « Depuis l'abolition de la servitude personnelle, les masses prolétaires ne sont point encore, abstraction faite de toute déclamation anarchique, véritablement incorporées au système social; la puissance du capital, d'abord moyen naturel d'émancipation et ensuite d'indépendance, est maintenant devenue exorbitante dans les transactions journalières; quelque juste prépondérance qu'elle doive nécessairement exercer, à raison d'une généralité et d'une responsabilité supérieures, suivant la saine théorie hiérarchique. » (*Cours de philosophie positive*, t. VI, p. 512.) « Le principal désordre affecte aujourd'hui l'existence matérielle, où les deux éléments nécessaires de la force dirigeante, c'est-à-dire le nombre et la richesse, vivent dans un état croissant d'hostilité mutuelle, qui doit leur être également reproché. » (*Système de politique positive*, t. II, p. 391.)

5. James BURNHAM, *The Managerial Revolution*, New York, 1941, traduit en français sous le titre *L'Ère des organisateurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1947, préface de Léon Blum.

6. L'examen de la nature et de l'objet de l'économie politique par Auguste Comte se trouve à la quarante-septième leçon du *Cours de phi-*

losophie positive (t. IV, p. 138 sq.). Auguste Comte avait connu et étudié l'économie politique de son temps, c'est-à-dire l'économie classique et libérale, lorsqu'il était secrétaire de Saint-Simon et dans ses critiques il écarte « le cas éminemment exceptionnel de l'illustre et judicieux philosophe Adam Smith ». Sa polémique porte surtout contre les successeurs de Smith : « Si nos économistes sont, en réalité, les successeurs scientifiques d'Adam Smith, qu'ils nous montrent donc en quoi ils ont effectivement perfectionné et complété la doctrine de ce maître immortel, quelles découvertes vraiment nouvelles ils ont ajoutées à ses heureux aperçus primitifs, essentiellement défigurés, au contraire, par un vain et puéril étalage des formes scientifiques. En considérant, d'un regard impartial, les stériles contestations qui les divisent sur les notions les plus élémentaires de la valeur, de l'utilité, de la production, etc., ne croirait-on pas assister aux plus étranges débats des scolastiques du moyen âge sur les attributions fondamentales de leurs pures entités métaphysiques, dont les conceptions économiques prennent de plus en plus le caractère, à mesure qu'elles sont dogmatisées et subtilisées d'avantage. » (*Ibid.*, p. 141.) Mais le reproche fondamental que fait Comte aux économistes est de vouloir créer une science autonome, « isolée relativement à l'ensemble de la philosophie sociale »... « Car, par la nature du sujet, dans les études sociales, comme dans toutes celles relatives aux corps vivants, les divers aspects généraux sont, de toute nécessité, mutuellement solidaires et rationnellement inséparables, au point de ne pouvoir être convenablement éclaircis les uns par les autres... Quand on quitte le monde des entités pour aborder les spéculations réelles, il devient donc certain que l'analyse économique ou industrielle de la société ne saurait être positivement accomplie, abstraction faite de son analyse intellectuelle, morale et politique, soit au passé, soit même au présent : en sorte que, réciproquement, cette irrationnelle séparation fournit un symptôme irrécusable de la nature essentiellement métaphysique des doctrines qui la prennent pour base. » (*Ibid.*, p. 142.)

7. Maurice Allais, professeur d'économie à l'École des mines, est no-

tamment l'auteur de : *Économie et intérêt*, Paris, Imprimerie Nationale, 1947, 2 vol.; *Traité d'économie pure*, Paris, Imprimerie Nationale, 1952; *Économie pure et rendement social*, Paris, Sirey, 1945; *L'Europe unie route de la prospérité*, Paris, Calmann-Lévy 1960; *Le Tiers Monde au carrefour*, Bruxelles, Les Cahiers africains, 2 vol., 1963.

8. Alfred Sauvy, professeur au Collège de France est entre autres ouvrages l'auteur de : *Théorie générale de la population*, Paris, P. U. F., t. I, 1963, t. II, 1959; *La Nature sociale*, Paris, Armand Colin, 1957; *De Malithus à Mao Tse-toung*, Paris, Denoël, 1958; *La Montée des jeunes*, Paris, Calmann-Lévy, 1953; *Le Plan Sauvy*, Paris, Calmann-Lévy, 1960; *Mythologies de notre temps*, Paris, Payot, 1965; *Histoire économique de la France entre les deux guerres*, t. I. *De l'armistice à la dévaluation de la livre*, Paris, Fayard, 1965.

9. Comte écrit ainsi : « Après avoir expliqué les lois naturelles qui, dans le système de la sociabilité moderne, doivent déterminer l'indispensable concentration des richesses parmi les chefs industriels, la philosophie positive fera sentir qu'il importe peu aux intérêts populaires en quelles mains se trouvent habituellement les capitaux, pourvu que leur emploi normal soit nécessairement utile à la masse sociale. Or, cette condition essentielle dépend bien plus, par sa nature, des moyens moraux que des mesures politiques. Des vues étroites et des passions haineuses auraient beau instituer légalement, contre l'accumulation spontanée des capitaux, de laborieuses entraves, au risque de paralyser directement toute véritable activité sociale, il est clair que ces procédés tyranniques comporteraient beaucoup moins d'efficacité réelle que la réprobation universelle, appliquée par la morale positive à tout usage trop égoïste des richesses possédées; réprobation d'autant plus irrésistible, que ceux-là mêmes qui devraient la subir n'en pourraient récuser le principe, inculqué à tous par la commune éducation fondamentale, comme l'a montré le catholicisme, au temps de sa prépondérance. (...) Mais, en signalant au peuple la nature essentiellement morale de ses plus graves réclamations, la même philosophie fera

nécessairement sentir aussi aux classes supérieures le poids d'une telle appréciation, en leur imposant avec énergie, au nom de principes qui ne sont plus ouvertement contestables, les grandes obligations morales inhérentes à leur position; en sorte que, par exemple, au sujet de la propriété, les riches se considéreront moralement comme les dépositaires nécessaires des capitaux publics, dont l'emploi effectif, sans pouvoir jamais entraîner aucune responsabilité politique, sauf, quelques cas exceptionnels d'extrême aberration, n'en doit pas moins rester toujours assujéti à une scrupuleuse discussion morale, nécessairement accessible à tous sous les conditions convenables, et dont l'autorité spirituelle constituera ultérieurement l'organe normal. D'après une étude approfondie de l'évolution moderne, la philosophie positive montrera que, depuis l'abolition de la servitude personnelle, les masses prolétaires ne sont point encore, abstraction faite de toute déclamation anarchique, véritablement incorporées au système social; que la puissance du capital, d'abord moyen naturel d'émancipation et ensuite d'indépendance, est maintenant devenue exorbitante dans les transactions journalières; quelque juste prépondérance qu'elle y doive nécessairement exercer, à raison d'une généralité et d'une responsabilité supérieures, suivant la saine théorie hiérarchique. En un mot, cette philosophie fera comprendre que les relations industrielles, au lieu de rester livrées à un dangereux empirisme ou à un antagonisme oppressif, doivent être systématisées suivant les lois morales de l'harmonie universelle. » (*Cours de philosophie positive*, t. VI, p. 357-358.)

10. Maurras a notamment écrit un essai sur Auguste Comte qui a été publié avec d'autres essais (*Le Romanisme féminin, Mademoiselle Monk*) à la suite de *L'Avenir de l'intelligence*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1918. Maurras écrit de Comte : « S'il est vrai qu'il y ait des maîtres, s'il est faux que le ciel et la terre et le moyen de les interpréter ne soient venus au monde que le jour de notre naissance, je ne connais aucun nom d'homme qu'il faille prononcer avec un sentiment de reconnaissance plus vive. Son image ne peut être évoquée sans émotion... Quelques-uns d'entre nous étaient une anarchie vivante. Il leur

a rendu l'ordre ou ce qui équivalait, l'espérance de l'ordre. Il leur a montré le beau visage de l'Unité, souriant dans un ciel qui ne paraît pas trop lointain. »

11. Les références à Comte sont constantes dans l'œuvre d'Alain. Voir notamment : *Propos sur le christianisme*, Paris, Rieder, 1924; *Idées*, Paris, Hartmann, 1932, réédité dans la collection 10/18, Paris, Union Générale d'Éditions, 1964 (ce dernier volume contient une étude consacrée à Comte).

La politique d'Alain est exposée dans les deux volumes : *Éléments d'une doctrine radicale*, Paris, Gallimard, 1925; *Le Citoyen contre les pouvoirs*, Paris, S. Kra, 1926.

12. J'ai traité le sujet de la guerre dans la pensée d'Auguste Comte dans *La Société industrielle et la guerre*, Paris, Plon, 1959; notamment le premier essai, texte d'une « Auguste Comte Memorial Lecture » prononcée à la London School of Economics and Political Science.

13. Il y a plusieurs années, j'ai siégé dans le jury d'une thèse consacrée à Alain par un homme qui avait été converti au positivisme par l'enseignement d'Alain, et qui avait failli rejeter et l'enseignement d'Alain et celui d'Auguste Comte quand avait éclaté la guerre de 1939. Faux prophète, celui qui annonçait la paix en un siècle de guerre!

14. Auguste Comte écrit à une époque charnière dans l'histoire coloniale : au moment où les empires constitués du XVI^e au XVIII^e siècle achèvent de se dissoudre et au seuil de la création des empires du XIX^e siècle. L'émancipation des colonies américaines de l'Espagne est achevée, la Grande-Bretagne a perdu ses principales colonies d'Amérique du Nord et la France l'Inde, le Canada et Saint-Domingue. Cependant la Grande-Bretagne a conservé son empire d'Asie et le Canada. De 1829 à 1842, lorsque Comte rédige le *Cours de philosophie positive*, la France commence à édifier son second empire colonial par la conquête de l'Algérie et l'acquisition de points d'appui sur les côtes d'Afrique et en Océanie. La Grande-Bretagne agit de même, prenant ainsi possession de la Nouvelle-Zélande en 1840.

Voici comment Comte juge le sys-

tème colonial des XVII^e et XVIII^e siècles : « Sans revenir assurément aux dissertations déclamatoires du siècle dernier relativement à l'avantage ou au danger final de cette vaste opération pour l'ensemble de l'humanité, ce qui constitue une question aussi oiseuse qu'insoluble, il serait intéressant d'examiner s'il en est définitivement résulté une accélération ou un retard pour l'évolution totale, à la fois négative et positive, des sociétés modernes. Or, à cet égard, il semble d'abord que la nouvelle destination capitale ainsi ouverte à l'esprit guerrier, sur la terre et sur la mer, et l'importante recrudescence pareillement imprimée à l'esprit religieux, comme mieux adapté à la civilisation de populations arriérées, ont tendu directement à prolonger la durée générale du régime militaire et théologique, et, par suite, à éloigner spécialement la réorganisation finale. Mais, en premier lieu, l'entière extension, que le système des relations humaines a dès lors tendu à recevoir graduellement, a dû faire mieux comprendre la vraie nature philosophique d'une telle régénération, en la montrant comme finalement destinée à l'ensemble de l'humanité; ce qui devait mettre en plus haute évidence l'insuffisance radicale d'une politique conduite alors, en tant d'occasions, à détruire systématiquement les races humaines, dans l'impuissance de les assimiler. En second lieu, par une influence plus directe et plus prochaine, l'active stimulation nouvelle que ce grand événement européen a dû partout imprimer à l'industrie, a certainement augmenté beaucoup son importance sociale et même politique : en sorte que, tout compensé, l'évolution moderne en a, ce me semble, éprouvé nécessairement une accélération réelle, dont toutefois on se forme communément une opinion très exagérée. » (*Cours de philosophie positive*, t. VI, p. 68.)

Comte analyse les conquêtes coloniales du XIX^e siècle en ces termes : « Nous avons, il est vrai, [...] remarqué l'introduction spontanée d'un dangereux sophisme, qu'on s'efforce aujourd'hui de consolider, et qui tendrait à conserver indéfiniment l'activité militaire, en assignant aux invasions successives la spécieuse destination d'établir directement, dans l'intérêt final de la civilisation universelle, la prépondérance matérielle des populations les plus avancées sur celles qui le sont

moins. Dans le déplorable état présent de la philosophie politique, qui permet l'ascendant éphémère de toute aberration quelconque, une telle tendance a certainement beaucoup de gravité, comme source de perturbation universelle; logiquement poursuivie, elle aboutirait, sans doute, après avoir motivé l'oppression mutuelle des nations, à précipiter les unes sur les autres les diverses cités, d'après leur inégale progression sociale; et, sans aller jusqu'à cette rigoureuse extension, qui doit certainement toujours rester idéale, c'est en effet sur un tel prétexte qu'on a prétendu fonder l'odieuse justification de l'esclavage colonial, suivant l'incontestable supériorité de la race blanche. Mais, quelques graves désordres que puisse momentanément susciter un pareil sophisme, l'instinct caractéristique de la sociabilité moderne doit certainement dissiper toute irrationnelle inquiétude qui tendrait à y voir, même seulement pour un prochain avenir, une nouvelle source de guerres générales, entièrement incompatibles avec les plus persévérantes dispositions de toutes les populations civilisées. Avant la formation et la propagation de la saine philosophie politique, la rectitude populaire aura d'ailleurs, sans doute, suffisamment apprécié, quoique d'après un empirisme confus, cette grossière imitation rétrograde de la grande politique romaine, que nous avons vue, en sens inverse, essentiellement destinée, sous des conditions sociales radicalement opposées à celles du milieu moderne, à comprimer partout, excepté chez un peuple unique, l'essor imminent de la vie militaire, que cette vaine parodie stimulerait, au contraire, simultanément chez des nations dès longtemps livrées à une activité éminemment pacifique. » (*Cours de philosophie positive*, t. VI, p. 237-238.)

15. Les formules abondent chez Auguste Comte pour affirmer l'anachronisme des guerres, souligner la contradiction entre la société moderne et le phénomène militaire et guerrier : « Tous les esprits vraiment philosophiques doivent aisément reconnaître, avec une parfaite satisfaction, à la fois intellectuelle et morale, que l'époque est enfin venue où la guerre sérieuse et durable doit totalement disparaître chez l'élite de l'humanité. » (*Cours de philosophie positive*, t. VI, p. 239.)

Ou encore : « Tous les divers moyens généraux d'exploration rationnelle, applicables aux recherches politiques, ont déjà spontanément concouru à constater, d'une manière également décisive, l'inévitable tendance primitive de l'humanité à une vie principalement militaire, et à sa destination finale, non moins irrésistible, à une existence essentiellement industrielle. Aussi aucune intelligence un peu avancée ne refuse-t-elle désormais de reconnaître, plus ou moins explicitement, le décroissement continu de l'esprit militaire et l'ascendant graduel de l'esprit industriel, comme une double conséquence nécessaire de notre évolution progressive, qui a été, de nos jours, assez judicieusement appréciée, à cet égard, par la plupart de ceux qui s'occupent convenablement de philosophie politique. En un temps d'ailleurs où se manifeste continuellement, sous des formes de plus en plus variées, et avec une énergie toujours croissante, même au sein des armées, la répugnance caractéristique des sociétés modernes pour la vie guerrière; quand, par exemple, l'insuffisance totale des vocations militaires est partout devenue de plus en plus irrécusable d'après l'obligation de plus en plus indispensable du recrutement forcé, rarement suivi d'une persistance volontaire; l'expérience journalière dispenserait, sans doute, de toute démonstration directe, au sujet d'une notion aussi graduellement tombée dans le domaine public. Malgré l'immense développement exceptionnel de l'activité militaire, momentanément déterminé, au commencement de ce siècle, par l'inévitable entraînement qui a dû succéder à d'irrésistibles circonstances anormales, notre instinct industriel et pacifique n'a pas tardé à reprendre, d'une manière plus rapide, le cours régulier de son développement prépondérant, de façon à assurer réellement, sous ce rapport, le repos fondamental du monde civilisé, quoique l'harmonie européenne doive fréquemment sembler compromise, en conséquence du défaut provisoire de toute organisation systématique des relations internationales; ce qui, sans pouvoir vraiment produire la guerre, suffit toutefois pour inspirer souvent de dangereuses inquiétudes [...]. Tandis que l'activité industrielle présente spontanément cette admirable propriété de pouvoir être simultanément stimulée chez tous les individus et chez

tous les peuples, sans que l'essor des uns soit inconciliable avec celui des autres, il est clair, au contraire, que la plénitude de la vie militaire dans une partie notable de l'humanité suppose et détermine finalement, en tout le reste, une inévitable compression, qui constitue le principal office social d'un tel régime en considérant l'ensemble du monde civilisé. Aussi, pendant que l'époque industrielle ne comporte d'autre terme général que celui, encore indéterminé, assigné à l'existence progressive de notre espèce par le système des lois naturelles, l'époque militaire a dû être, de toute nécessité, essentiellement limitée aux temps d'un suffisant accomplissement graduel des conditions préalables qu'elle était destinée à réaliser. » (*Cours de philosophie positive*, t. IV, p. 375 et 379.)

16. « Nos richesses matérielles peuvent changer de mains ou librement ou forcément. Dans le premier cas, la transmission est tantôt gratuite, tantôt intéressée. Pareillement, le déplacement involontaire peut être ou violent ou légal. Tels sont en dernière analyse les quatre modes généraux suivant lesquels se transmettent naturellement les produits matériels... D'après leur dignité et leur efficacité décroissantes ils doivent être rangés dans cet ordre normal : le don, l'échange, l'héritage et la conquête. Les deux modes moyens sont seuls devenus très usuels chez les populations modernes comme les mieux adaptés à l'existence industrielle qui dut y prévaloir. Mais les deux extrêmes concoururent davantage à la formation initiale des grands capitaux. Quoique le dernier doive finalement tomber en désuétude totale, il n'en sera jamais ainsi du premier, dont notre égoïsme industriel nous fait aujourd'hui méconnaître l'importance autant que la pureté... Systématisée par le positivisme la tendance au don doit fournir au régime final l'un des meilleurs auxiliaires temporels de l'action continue du vrai pouvoir spirituel pour rendre la richesse à la fois plus utile et mieux respectée. Le plus ancien et le plus noble de tous les modes propres à la transmission matérielle secondera davantage notre organisation industrielle que ne peut l'indiquer la vaine métaphysique de nos grossiers économistes. » (*Système de politique positive*, t. II, p. 155-156.)

On rapprochera ce texte de cer-

taines analyses modernes, notamment François PERRON, « Le don, sa signification économique dans le capitalisme contemporain », *Diogenes*, avril 1954, article reproduit in *L'Economie du XX^e siècle*, 1^{re} éd., Paris, P. U. F., 1961, p. 322-344.

17. Michael YOUNG, *The Rise of Meritocracy*, London, Thames and Hudson, 1958; Penguin Books, 1961.

18. CONDORCET, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Cette œuvre, écrite en 1793, fut éditée pour la première fois en l'an III. Pour une édition moderne, voir celle de la Bibliothèque de Philosophie, Paris, Boivin, 1933. Avant Condorcet, Turgot avait écrit un *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain*.

19. D'où Auguste Comte conclut que, puisqu'il n'y a pas de liberté de conscience en astronomie, il ne devrait pas y en avoir en politique.